

Marchandages (2)

Mesamarat al-Gayb, 16 décembre 1945

Le poète ancien disait : la guerre commence par de simples paroles — et l'on pourrait tout aussi bien dire : la guerre s'achève aussi par de simples paroles. Les hommes se disputaient jadis, dans les années précédant la guerre, espérant détourner l'Allemagne de sa propre tyrannie ; ils se disputent désormais entre eux, espérant se détourner eux-mêmes de l'excès, et de toute ambition vers la violence, et l'agression. La vérité est que cette guerre des mots demeure un trait véritablement humain, accompagnant l'homme en tout temps, et en tout lieu — dominant seule, chaque fois que les armes se taisent, et partageant cette même domination, chaque fois que les armes parlent aussi. Il ne se révèle guère certain, après tout, que le rugissement même des canons, et le vrombissement des avions, contraignent véritablement les hommes au silence — les hommes, plutôt, demeurent dans une guerre des mots continue, quoi qu'il en soit.

Cette même guerre des mots pourrait bien devenir plus féroce encore, atteignant ses propres limites ultimes, précisément lorsque le fer et le feu eux-mêmes parlent — surtout désormais que la radio a été inventée, devenant un instrument de cette même guerre des mots inégalé, et sans rival. Et exactement comme la guerre sur terre, sur mer, et dans les airs, prend des formes différentes — avancée, recul, attente, recherche de stratagèmes, manœuvre autour de positions critiques —, ainsi cette même guerre des mots contient-elle audace, et hésitation, manœuvre, et esquivé, hâte, et patience à la fois.

La guerre, que ce soit par le mot ou par l'arme, se joue en définitive sur le marchandage — la vie même des nations, dans son intégralité, ne revient à rien d'autre qu'à un marchandage continu, chaque camp voulant davantage que ce qu'il peut véritablement obtenir, chaque camp luttant pour tout ce qu'il peut véritablement obtenir. De ce même désir excessif, et de cette même lutte continue, naît la collision entre ceux qui luttent — toujours par de simples paroles, et, parfois, par une force véritablement dévastatrice. Nous sommes déjà sortis de cette même crise de force dévastatrice, revenant, plutôt, à cette même guerre pacifique, si la guerre peut véritablement être qualifiée de pacifique — cette même guerre, bâtie sur le donnant-donnant, sur un dialogue véritablement sans fin, et des discussions interminables. L'axe même de cette guerre,

exactement comme l'axe de l'autre guerre, demeure le marchandage sur les propres droits des peuples — quel que soit le combattant qui se révèle supérieur, il devient le vainqueur même, monopolisant la plus grande part possible d'injustice.

Cette même guerre des mots s'intensifia déjà, à Londres, il y a quelque temps, lors de la réunion même des ministres des Affaires étrangères : il y eut attaque, et défense, collision, et conflit — avant que les parties en litige ne se dispersent enfin, aucune d'entre elles jamais véritablement vaincue. La Russie défendit les décisions prises à la conférence de Crimée, et à la conférence de Potsdam, et le propre monopole exclusif des trois grandes puissances, sur le règlement de certaines questions, sans la France ni la Chine. La Grande-Bretagne et l'Amérique s'efforcèrent grandement d'assouplir ces mêmes décisions, et d'associer la France et la Chine au règlement de paix balkanique, mais la Russie ne céda ni ne faiblit — elle s'accrocha à sa propre position, et insista, et la conférence s'acheva par ce même échec bien connu.

Des mois ont déjà passé, depuis ce même échec, des mois véritablement pleins de discours, ici et là. Le débat s'intensifia, entre Moscou, Londres, et Washington, et les événements se multiplièrent, à l'Est comme à l'Ouest — puis, tout à coup, le monde se trouve véritablement surpris : une conférence se tiendra à Moscou, et cette même conférence ne sera assistée que par les seuls ministres des Affaires étrangères des trois grandes puissances.

Quel camp, alors, remporta la victoire, dans cette même surprise ?! Étaient-ce les Anglais, et les Américains, qui avaient voulu que la France et la Chine prennent part au traité de paix balkanique — ou étaient-ce les Russes, qui avaient refusé de laisser la France et la Chine prendre part du tout à ces mêmes traités ?!

Une question véritablement discutable — mais son propre aspect extérieur, en tout cas, indique clairement que les Russes furent ceux qui remportèrent cette même bataille. Quant à la réunion qui se tiendra à Moscou, la France et la Chine n'y prendront nulle part du tout, et quelles que soient les questions que cette même réunion pourrait étudier, et quelles que soient les assurances que les propres amis anglais de la France pourraient lui avoir données, à savoir que les délégués réunis à Moscou ne toucheraient jamais à ses propres intérêts en son absence même — le propre point de vue russe a déjà triomphé, clairement, et de manière décisive.

Il a triomphé, car le monde est demeuré exactement comme la Russie elle-même avait souhaité qu'il demeure, divisé en ces quatre mêmes échelons : l'échelon des grandes puissances — la Russie, la Grande-Bretagne, et l'Amérique seules ; l'échelon des grandes puissances élargies — ces trois mêmes puissances, rejointes par la France et la Chine ; l'échelon des puissances moyennes — ces États ne prenant pas part à la conférence même des ministres des Affaires étrangères ; puis, enfin, l'échelon des petites puissances — celles dont les propres affaires sont simplement décidées pour elles, sans jamais être consultées, ni sans que leur propre opinion soit demandée, qu'elles soient victorieuses, vaincues, ou libérées.

Le tout premier échelon, alors, parmi les échelons mêmes des États dans le monde, se révèle précisément celui que la Russie elle-même avait souhaité — composé de trois puissances, non de cinq. Et ce qui se révèle véritablement plus étrange encore, dans toute cette affaire, c'est que le propre triomphe russe, en cette même matière, n'admet rien de moins qu'un triomphe complet, et total : la réunion ne se tiendra pas à Londres, car Londres se trouve véritablement trop proche de Paris ; ni la réunion ne se tiendra à Washington, car Washington se trouve véritablement trop loin pour le camarade Molotov — la réunion, plutôt, se convoque à Moscou même.

Les propres représentants du bloc anglo-saxon se rendront donc jusqu'à la capitale même de la Russie soviétique. Les questions qui seront étudiées lors de cette même réunion n'ont pas été officiellement annoncées, mais paraissent véritablement sur le point d'être connues — des questions sur lesquelles le désaccord, entre ces mêmes maîtres victorieux, s'intensifiera véritablement : la question de l'énergie atomique, la question iranienne, et les questions balkaniques, à tout le moins. M. Churchill se révéla véritablement, entièrement plein de tact, véritablement, entièrement habile, et véritablement quelque peu rusé aussi, lorsqu'il félicita son propre rival, M. Bevin, pour son propre voyage prochain à Moscou, devant la Chambre des communes, mercredi soir.

Ce même voyage sert la propre coalition des vainqueurs, et évite le danger véritable de la division. Ce même voyage marque aussi le propre retrait de M. Bevin, de cette même position farouche qui était la sienne à Londres, lorsqu'il refusa d'accepter le propre point de vue russe, et lorsque le camarade Molotov, lors de certaines discussions, se trouva véritablement contraint de menacer de quitter la salle même où se déroulaient ces mêmes discussions.

M. Bevin s'était déjà montré aussi ferme que la fermeté le permettait, à Londres — puis s'assouplit, autant que l'assouplissement le permettait, résolvant plutôt de se rendre à Moscou, et M. Churchill le félicita, pour ce même assouplissement, avec un tact et une habileté véritables — et nous doutons à peine que M. Bevin lui-même ait véritablement apprécié les deux, se disant sans doute à lui-même : ce qui ne peut être évité doit simplement être enduré.

Et pourtant, cette même nouvelle réunion fut, sans nul doute, le résultat véritable de longs marchandages, dont certains se déroulèrent ouvertement, et d'autres dans le secret. Parmi les plus significatifs de ces mêmes marchandages figurait cette même affaire de la bombe atomique, pour laquelle le Premier ministre britannique se rendit en Amérique, une affaire qui s'acheva finalement par le maintien des propres secrets de cette même bombe aux seuls Anglo-Saxons, à l'exclusion des autres vainqueurs — jusqu'à ce que le fil blanc puisse enfin se distinguer du fil noir, et jusqu'à ce que la Russie elle-même déclare ses propres intentions, et ses propres exigences, clairement, et ouvertement.

Mais la Russie n'a pas, même à présent, déclaré ses propres exigences, et le fil blanc demeure encore emmêlé au fil noir, aucun des deux encore distingué de l'autre. Parmi ces mêmes marchandages figurait aussi cet même avertissement significatif que M. Eden lança devant la Chambre des communes britannique, lorsqu'il demanda que la Charte de San Francisco fût reconsidérée, et que le droit de veto qu'elle établissait fût aboli.

La Russie elle-même avait été celle qui imposa précisément ce même droit de veto, pour garantir par lui la propre domination des cinq puissances sur le reste du monde. Si ce même droit de veto était aboli, et que l'affaire revenait plutôt à une simple majorité des membres du Conseil de sécurité, le monde reviendrait au propre système de la Société des Nations, la Russie se trouverait véritablement contrainte à l'isolement, et le monde se trouverait à se préparer pour une Troisième Guerre mondiale. Cet même avertissement que M. Eden lança devant la Chambre des communes fut en effet appelé une « bombe » — appelée exactement ainsi, par le rédacteur du journal français *Le Monde*, et appelée exactement ainsi aussi, par notre propre ami le professeur Mahmoud Azmi, presque le même jour.

Et pourtant cette même bombe explosa, et ne blessa personne — la preuve véritable en étant que la Russie ne changea jamais sa propre

position, ne dévia jamais de son propre point de vue, et le camarade Molotov demeura simplement, à Moscou, attendant la propre visite de ses deux alliés anglo-saxons.

Parmi ces mêmes marchandages figurait aussi la propre proposition américaine que les armées alliées évacuent l'Iran, avant la propre fin de l'année — mais la Russie répondit qu'elle ne pouvait évacuer avant la date même d'évacuation convenue, en mars prochain. La Grande-Bretagne se trouva véritablement contrainte de suivre la propre voie de la Russie, conditionnant sa propre évacuation d'Iran à l'évacuation de ses propres alliés russes. Et ainsi ces mêmes marchandages énergiques n'aboutirent-ils à rien du tout, ni la menace ouverte, ni la menace cachée, ne parvenant à faire bouger la Russie de sa propre position — une position reposant sur une fermeté stricte, alliée à une courtoisie véritablement délicate. Puisque le marchandage énergétique n'aboutit à rien, le marchandage doux et souple laisse plutôt une large place à chacun. Le tout premier de ces mêmes marchandages doux : que cette même réunion se tienne à Moscou, ni à Londres, ni à Washington. Là, les questions épineuses pourraient véritablement être traitées par des mains véritablement douces, et pleines de tact — chaque allié prenant quelque chose, et donnant quelque chose, en retour.

Il demeure entièrement certain que la Russie ne prendra rien du tout aux Anglais, ni aux Américains, et que les Anglais et les Américains ne prendront rien du tout à la Russie non plus — ce même donnant-donnant, plutôt, se fera entièrement aux dépens d'autres États, victorieux et libérés à la fois. Le tout premier exemple de ce même donnant-donnant : exclure la France et la Chine de la participation à certaines affaires supérieures — voilà donc du donnant-donnant aux dépens mêmes des vainqueurs.

Si les trois Alliés parvenaient à s'accorder sur les problèmes balkaniques, à trouver quelque solution au problème iranien, et à poser un fondement véritable pour un accord sur les problèmes d'Extrême-Orient, cela aussi reviendrait à du donnant-donnant aux dépens des vaincus, aux dépens des nations libérées, et aux dépens même des nations ayant assisté les Alliés, et facilité leur propre victoire.

Et ainsi tout, entièrement, tourne-t-il autour du marchandage : marchandage par la mort, et la destruction, tant que la guerre persistait ; marchandage par l'avertissement, et la menace, une fois la guerre ayant déposé son propre fardeau ; marchandage par les simples vœux, et

espoirs, chaque fois que l'avertissement se révèle inefficace, et que la menace se révèle inutile — et l'asservissement des faibles, en tout cas, quoi qu'il en soit. Et ce qui se révèle le plus étrange, dans toute cette affaire, c'est que certains hommes continuent véritablement de s'illusionner eux-mêmes, croyant que les systèmes gouvernant désormais le monde demeurent véritablement capables de servir de moyens productifs, vers la réalisation de la justice, de l'équité, et de l'égalité. Quant à moi, j'ai cru cela aussi, un temps — mais je me trouve véritablement contraint, désormais, d'en douter, et de croire, plutôt, que la réalisation de la justice sur cette terre demeure un but véritable que l'homme doit poursuivre, partout où il trouve un réel moyen de le poursuivre — mais le véritable moyen vers ce même but réside dans la restitution des propres affaires des peuples aux peuples eux-mêmes, ou, mieux encore, dans le fait que les peuples reprennent leurs propres affaires par eux-mêmes. Et les peuples ne reprendront jamais leurs propres affaires par eux-mêmes, à moins de posséder assez de force d'âme, de force de main, et de force de langue, pour leur permettre, véritablement, de dire : non.